

EN VOYAGE SUR LA LOIRE AVEC PANTAGRUEL

Jean Paul LELU

Rabelais s'est inspiré des paysages qu'il connaissait bien pour évoquer les lieux où évoluent ses héros. Depuis un siècle que la démonstration en a été faite, les commentateurs de son œuvre admettent tous que la "guerre picrocholine", menée par les bons géants Grandgousier et Gargantua, a pour cadre quelques villages de la région de Chinon. Elle serait l'écho facétieux d'une longue chicane ayant opposé, de 1532 à 1536, la puissante "Communauté des Marchands fréquentant la Rivière de Loire et fleuves descendant en icelle", à Gaucher de Sainte-Marthe, seigneur du Chapeau (sur Saint-Lambert-des-Levées) et de Lerné, doublement voisin du père de François Rabelais, propriétaire de la Devinière, près de Lerné, et seigneur de Chavigny-en-Vallée, proche du Chapeau¹. Gaucher avait fait bâtir dans la Loire aux environs de Saumur un duit avec une pêcherie, installations qui gênaient considérablement la navigation.

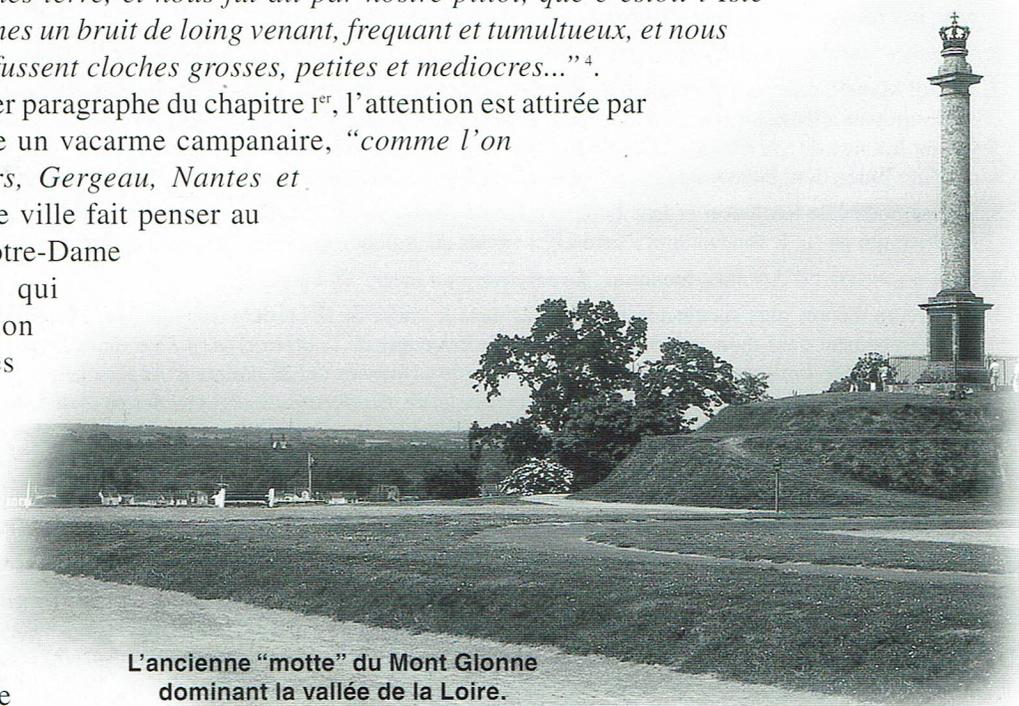
Ce n'est pas le seul indice de l'importance de notre fleuve dans l'œuvre de Rabelais. Parmi d'autres commentateurs, Claude Gaignebet² pense de plus en plus que l'auteur s'est inspiré de sites rencontrés au fil de la Loire pour décrire différentes étapes des voyages de Pantagruel, le fils de Gargantua. Rabelais connaissait d'autant mieux la navigation sur le fleuve et les récits des mariniers que certains proches de sa famille avaient appartenu à la communauté des Marchands.

Je crois pouvoir ainsi reconnaître dans plusieurs "îles" successivement visitées par Pantagruel et ses compagnons des sites de notre Basse Loire. Ces îles sont décrites dans le *Cinquième Livre*, paru après la mort de l'auteur, mais composé très vraisemblablement sur des brouillons laissés par lui³. Bien sûr on peut voir aussi sous ces récits facétieux une critique mordante des institutions en place du temps de Rabelais : l'Eglise dans l'Île Sonnante où règne le papegaut, les institutions judiciaires et fiscales chez les Chats-fourrés. On peut y voir encore des intentions plus profondément philosophiques. Mais c'est le propre des chefs-d'œuvre littéraires de permettre plusieurs niveaux simultanés de lecture. Nous ne nous attarderons ici que sur les allusions, plus ou moins voilées, aux paysages ligériens de notre région.

*"Continuant nostre route, navigasmes par trois jours sans rien découvrir, au quatriesme aperceusmes terre, et nous fut dit par nostre pillot, que c'estoit l'Isle Sonnante, et entendismes un bruit de loing venant, frequent et tumultueux, et nous sembloit à l'ouir que fussent cloches grosses, petites et mediocres..."*⁴.

Dès le premier paragraphe du chapitre 1^{er}, l'attention est attirée par la phrase qui présente un vacarme campanaire, "comme l'on faict à Paris, à Tours, Gergeau, Nantes et ailleurs". La première ville fait penser au

vol des cloches de Notre-Dame par Gargantua, ce qui ménage une transition avec les volumes publiés précédemment par Rabelais. Les trois cités suivantes, soigneusement regroupées, sont bien des villes du bord de Loire. On les croirait énumérées dans le



L'ancienne "motte" du Mont Glonne dominant la vallée de la Loire.
Cliché ARRA

désordre, mais Tours n'est-elle pas en position intermédiaire entre Jargeau et Nantes ? C'est bien la Loire des mariniers que Rabelais va faire parcourir, mine de rien, par les joyeux compagnons de Pantagruel.

Cette Île Sonnante où descendent nos voyageurs, assourdissante de bruits de cloches, pourrait être l'abbaye de Saint-Maur-de-Glanfeuil, bien connue de Rabelais. On y trouvait plusieurs églises. Placée directement en bordure de la Loire, elle se signalait sans doute de très loin aux mariniers par le son de ses cloches, qui se répercutait sur la surface de l'eau. Au cours des chapitres consacrés à cette première visite, plusieurs allusions topographiques sont comme des indices que l'auteur aurait semés pour orienter notre curiosité. L'ermite Braguibus, qui accueille l'équipage près d'un petit roc, l'instruit et l'oblige à un jeûne de quatre jours, serait natif de Glenay. Il y a bien une paroisse de ce nom dans les Deux-Sèvres, à 60 km au sud de Saint-Maur, mais la racine (celtique) de ce toponyme⁵, *glan-*, la rive, est la même que l'on trouve dans Glanfeuil et que nous reconnaitrons aussi dans le Mont Glonne d'une autre étape. L'ermite lui-même fait penser à saint Maur, qui, selon la légende locale, se serait retiré à la fin de sa vie, pour y jeûner tout à son aise, dans un ermitage que l'on situe à l'emplacement de la chapelle Saint-Martin, au-dessus de l'abbaye⁶. Plus loin, seront mentionnés la Touraine (d'où viennent les voyageurs), le Loudunois (pays des gras chapons) et le Châtelleraudois (cadre d'une joyeuse histoire contée par Panurge), toutes régions assez proches du Saumurois.

Par ailleurs une légende de géants, mentionnée dans des livrets contemporains de Rabelais, était attachée à l'abbaye. Deux chroniques relatent le même épisode où l'on voit Gargantua visiter à cet endroit la tombe du géant Pigalle⁷. Les moines de "*Saint Mor sur Loire*" lui signalent alors un autre géant à vaincre près d'Angers, le Maury de la butte de Pruniers. Rien d'étonnant à ce que le fils de Gargantua, Pantagruel, revienne mettre ses pas dans ceux de son père. Nous pouvons donc, sans invraisemblance, situer l'Île Sonnante à Saint-Maur-de-Glanfeuil.

Pantagruel et ses amis arrivent, au chapitre IX, dans l'île des Ferrements, "*deserte, et de nul habitée : et y veismes grand nombre d'arbres, portans marroches, piochons, serfouettes, faux, faucilles, bêches, truelles,...* Autres portoient daguenets, poignards, ... ganivets, poinssons, espées,..." Ces arbres puisant leur force dans la terre et qui produisent des outils ou des armes métalliques peuvent être rapprochés de la croyance ancienne dans un mûrissement souterrain des métaux⁸.

Je propose de voir dans cette île mystérieuse le site de Montjean (Maine-et-Loire). On y trouvait un Fief des Forges⁹, relevant de la seigneurie du lieu, avec un château sur la paroisse contigüe de la Pommeraie. Comme dans bien d'autres anciens sites miniers et/ou métallurgiques (Nozay et Nantes dans notre région), l'église de Montjean était placée sous le patronage de saint Symphorien, fêté le 22 août, veille de la fête païenne romaine des *Volcanalia*. Le culte chrétien a sans doute été chargé de détourner les forgerons de leur hommage plus ancien au dieu Vulcain. Les évêques du haut Moyen Age, tel Martin de Braga (v. 500 - 580), fulminaient contre les fêtes en l'honneur de Vulcain, restées populaires malgré la christianisation¹⁰. A Montjean, le combustible des forges était fourni par les mines de charbon, dont les antiques galeries subsistent dans le coteau. Cette exploitation a pu exister à la période gallo-romaine : des scientifiques ont pu prouver que le charbon de La Machine (un site ligérien dans la Nièvre) a été utilisé et transporté par eau dès cette époque¹¹. Avant le XVIII^e siècle, l'extraction de la houille était un travail artisanal saisonnier, souvent exécuté par les forgerons eux-mêmes. L'importance de l'activité métallurgique à Montjean est encore rappelée par le blason des anciens seigneurs de Montjean : "*d'or fretté de gueules de huit pièces*", ce qui signifie qu'y figuraient des bâtons ferrés (frettes), rouges et entrecroisés, sur un fond doré.

On peut trouver une confirmation de ces premières hypothèses au chapitre X qui suit, décrivant l'étape en l'île de Cassade. On a montré là en grande cérémonie aux voyageurs "*une flasque de Sang gréal*", autrement dit, selon tous les commentateurs, le vase du Saint Graal : c'est exactement ce que l'on montrait à vingt kilomètres en aval de Montjean dans le trésor de l'abbaye de Saint-Florent-le-Vieil, qui domine aussi la Loire¹². La relique la plus insigne passait là pour être le vase utilisé par le Christ lors de la Cène¹³, quand il dit : "*Ceci est mon sang*". Ce récipient était assimilé par les moines au Graal des romans arthuriens. Une tradition de l'abbaye affirmait que Charlemagne y avait jadis

déposé ce récipient. Chaque année, le Vendredi Saint, le sénéchal de Saint-Florent, muni d'un grand sceptre en bois doré, venait frapper à la porte du couvent¹⁴. Au cellerier, qui ouvrait à deux battants, il réclamait, au nom de Dieu et de par l'empereur Charlemagne, les pains qui devaient être distribués aux pauvres. Les moines se faisaient alors comme les dispensateurs des bienfaits du Saint Graal : ils distribuaient une nourriture qui semblait en provenir, une nourriture que l'on disait inépuisable. Ce dernier trait ne se trouve pas aussi explicite dans les romans de Chrétien de Troyes. C'est pourtant lui qui permet d'assimiler le Graal au chaudron d'abondance des traditions celtiques.

Un poème liturgique de la fin du x^e siècle, chanté jadis dans l'abbaye en mémoire des libéralités de Charlemagne, insiste sur l'autre volet de l'aspect bénéfique du Graal : "*Grâce à ce don (du vase de la Cène), la faiblesse s'éloigne des malades, tandis que les fidèles en retirent immédiatement une santé à toute épreuve*"¹⁵. L'abondance et la santé procurées par ce vase merveilleux justifient la vénération dont Rabelais avait entendu parler.

Au chapitre XI, le monstrueux Grippeminaud, archiduc des Chats-fourrés, rançonne les navigateurs qui passent au Guichet. Or on remarque au pied de la falaise de Champtoceaux, à une vingtaine de kilomètres en aval de Saint-Florent, quelques arches d'une sorte d'amorce de pont, le "*Cul-du-Moulin*", que certains ont cru avoir été utilisé pour percevoir plus commodément les droits de péage sur les bateaux passant au pied de la forteresse. Même s'il ne s'agit en fait que d'un vestige d'une installation de moulins à eau¹⁶, on sait qu'un péage existait en cet endroit. À plusieurs reprises en effet, dans la première moitié du xv^e siècle, la communauté des Marchands avait eu lieu de se plaindre devant la justice royale des officiers de ce péage seigneurial de Champtoceaux. La mémoire avait dû s'en conserver au sein des familles liées au commerce de Loire, comme l'était celle de Rabelais. En 1431 par exemple, les marchands exposent que les employés du péage "*refusoient la monnoye du roi et les contraignoient à paier en monnoie de Bretagne, et se faisoient porter le sel ou chastel, qui se devoit paier sur le rivage, et si prenoient péage sur d'autres denrées que sel, vin et blé dont on ne devoit riens et si faisoient branler et aborder ce que on ne devoit faire et se portoient rudement et malgracieusement envers lesdits marchans et nautonniers*"¹⁷. Rabelais ne dit guère autre chose des Chats-fourrés, qui "*grippent tout, dévorent tout et conchient tout,... brûlent, écartelent, décapitent, meurdrirent, emprisonnent, ruinent et minent tout sans discrétion de bien et de mal*"¹⁸.

Pour avoir au Guichet leur "*bulletin de décharge*" obligatoire, les voyageurs sont présentés devant Grippeminaud, décrit minutieusement comme Rabelais sait le faire. Or ce monstre pourrait bien être présent, sous un autre nom, à Champtoceaux. Le terrain de promenade situé entre l'église paroissiale Sainte-Marie-Madeleine et le bord de la falaise qui domine le fleuve porte sur les cartes le nom de Champalud ou encore Champ Palud. Ce toponyme pose une énigme car l'endroit, plutôt rocailleux, n'a rien d'un champ marécageux comme on serait tenté de le croire à entendre le mot *palud*. Or on sait bien que Champtoceaux représente un ancien Château-Ceaux dont la première syllabe a subi une nasalisation fréquente dans notre région¹⁹. Depuis deux siècles l'administration, ignorant les imposantes ruines du château féodal démantelé en 1420 sur ordre du duc de Bretagne, a imposé une orthographe complètement absurde. On peut alors se demander si Champalud n'a pas obéi à la même règle de phonétique régionale : nasalisation de la syllabe initiale. On remonterait alors à *Chapalu*, qui est le nom d'un chat merveilleux dont parlent (sous cette forme ou celle de *Capalu*) plusieurs textes du Moyen Age²⁰. Il suffira d'en évoquer deux.

Le premier est tiré des Triades galloises. A Llanveir, en Arvon, au Pays de Galles, la terrible truie mythique Henwen (la Vieille Blanche) mit bas un chat. Le grand porcher le lança d'un rocher dans la mer. Les enfants de Paluc, de l'île de Môn (Anglesey), le nourrissent pour leur malheur. Ce fut Cath Paluc (le chat de Paluc), un des trois fléaux de Môn²¹.

Dans *La Bataille Loquifer*, une chanson de geste remaniée au XIII^e siècle, Capalu est le fils du lutin Gringalet. C'est un monstre à tête de chat et corps de cheval qui combat en Avallon contre le chevalier Rainouart²². Ces deux exemples de chat calamiteux montrent que le Chapalu de Châteauceaux a pu inspirer à Rabelais le personnage de Grippeminaud.

La truie du texte gallois avait d'ailleurs un équivalent au-dessus du Cul-du-Moulin. Un écusson qui ornait une croix processionnelle en argent comportait à droite un sanglier passant. Le prieuré Saint-Jean, dépendant de Marmoutier et situé dans l'ancienne ville, devait présenter un porc noir au seigneur le jour de la Saint-Michel²³.

Le *Cinquième Livre* de Rabelais est donc un témoin précieux de la connaissance, au début du XVI^e siècle, de plusieurs légendes que l'on contait dans les ports de Loire de notre région : quelque forgeron d'armes merveilleuses à Montjean, le Graal à Saint-Florent-le-Vieil, un chat monstrueux autour du péage de Champtoceaux. Rabelais n'a pas entièrement inventé sa matière. Il a brodé, comme tous les conteurs, autour des récits qu'il a entendus dans sa famille ou au long de ses déplacements. Il a ainsi participé, ce que l'on ne soupçonnait pas jusqu'à présent, à l'illustration littéraire du val d'Ancenis. ■

Notes

1. François de IZARRA. "La Loire dans l'œuvre de Rabelais", *La Loire*, n° 35, mai 2000, p. 38. Voir aussi "Rabelais en Anjou", *L'Anjou Historique*, t. 32, n° 166, avr. 1932, p. 79-82.
2. auteur notamment de : *A plus hault sens, l'ésotérisme spirituel et charnel de Rabelais*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986.
3. Mireille HUCHON, "Note sur le texte [du v^e livre]", dans RABELAIS. *Œuvres complètes*. Ed. par Mireille Huchon, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1994, p. 1609 à 1612.
4. RABELAIS 1994, p. 729.
5. F. FALC'HUN, *Les noms de lieux celtiques, première série, vallées et plaines*, 2^e éd., Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 41-42.
6. Célestin PORT. *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, t. III, Paris/Angers, 1878, p. 428.
7. *Les Chroniques gargantuines*, éd. critique par C. Lauvergnat-Gagnière et G. Demerson, Paris, Nizet, 1988, p. 197. Voir aussi : Henri DONTENVILLE. *Histoire et Géographie mythiques de la France*. Paris, Maisonneuve et Larose, 1973, p. 284.
8. Mircea ELIADE. *Forgerons et alchimistes*. Paris, Flammarion, 1977, p. 35-38.
9. Robert BERTRAND (et collaborateurs). *Histoire de Montjean. Maulévrier*, Hérault, 1996, p. 41. - PORT, t. II, 1876, p. 178.
10. Claude LECOUTEUX. *Au-delà du Merveilleux. Des croyances du Moyen Age*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne (Cultures et civilisations médiévales, XIII), 1995, p. 53.
11. A. BOUTHIER, "Un sous-sol/cave du II^e siècle à Cosne-sur-Loire (Nièvre). Une preuve de l'utilisation de la houille à l'époque gallo-romaine", dans : *Revue Archéologique de l'Est*, 23 (1972), 385-433.
12. Dom HUYNES. *Histoire Générale de l'Abbaye de Saint-Florent en Anjou*. 1647. Copie manuscrite de Grandet, Archives paroissiales de Saint-Florent-le-Vieil, p. 39. (Extrait communiqué par Pierre DAVY que nous remercions ici).
13. Pierre DAVY. *Histoire de Saint-Florent-le-Vieil*. Cholet, Editions du Choletais, 1974, p. 20 et n. 5.
14. Jean BROCHARD. "Le Saint Graal d'Anjou". *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Cholet et de sa région*, 1967, p. 156.
15. "Versicale de eversione monasteri Sancti Florenti". Cartulaire noir de Saint-Florent de Saumur, f° 6 et 7. Bibliothèque Nationale, manuscrits latins. Traduction des élèves d'Annie Guézengar au Collège Anjou-Bretagne de Saint-Florent-le-Vieil. Qu'Annie Guézengar trouve ici l'expression de nos vifs remerciements pour nous avoir fait connaître ce texte.
16. Hugues COURANT, Christian CUSSONNEAU, "Les sites de la meunerie hydraulique en Loire et dans la Maine du XI^e au XIX^e siècle", *Archives d'Anjou*, t. IV, 2000 (n° spécial : La Loire et ses affluents), p. 25-26.
17. MANTELLIER. *Histoire de la Communauté des Marchands fréquentant la rivière de Loire et fleuves descendant en icelle*. t. II, p. 657.
18. RABELAIS. *Cinquième livre*. chap. XI.
19. A. DAUZAT et Ch. ROSTAING. *Dictionnaire étymologique des noms de lieu en France*. Paris, 1963, p. 171.
20. Laurence HARF-LANCNER. *Les Fées au Moyen Age*. Paris, Champion, 1984, p. 276 et 284. - Philippe WALTER. *La Mémoire du temps*. Paris, 1989, p. 552. - Gaël MILIN. *Le roi Marc aux oreilles de cheval*. Genève, Droz, 1991, p.161 - Claude LECOUTEUX. *Les nains et les elfes au Moyen Age*. Paris, Imago, 1988, p.80-81. - *Démons et Génies du terroir*. Paris, Imago, 1995, p. 92-93.
21. MILIN, 1991, p. 161.
22. HARF-LANCNER, 1984, p. 275-277. - LECOUTEUX, 1988, p. 80.
23. C. PORT. *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*. Rééd. fac simile, Angers, 1974, t. I, p. 606.



Gabare la Montjeannaise mouillée à la pointe aval de l'île Delage à Ancenis lors de la campagne "Prospection Loire" (inventaire du patrimoine architectural et archéologique du lit de la Loire et des ses îles) réalisé en octobre 1992 avec la participation de l'ARRA. A remarquer : à droite, le quai d'Ancenis et deux de ses cales, datant du milieu du XIX^e siècle ; à l'arrière-plan, vers l'aval, le pont d'Ancenis reconstruit en 1950. *Ph. L. Ménanteau, octobre 1992.*